

QUEBEC, SAMEDI 17 AVRIL 1937

UN CHEVALIER DE L'AIR

PAR HAL FORREST

Copyright, 1937 by the Hal Forrest Co., Inc.

NE SACHANT PAS QUE LE RADIO DANS L'AVION DE BETTY, A ETE BRISE PAR MARTIN, TOMMY ESSAYE D'APPELER POUR AVERTIR LA JEUNE FILLE DE L'IDENTITE DE LEUR PASSEGER. NE RECEVANT PAS DE REPONSE, TOMMY ET SKEETER PARTENT A BORD DE LEUR AVION A SA RECHERCHE... PENDANT CE TEMPS... MARTIN A JOUE SES DERNIERES CARTES...



QUATRE AS

PAR HAL FORREST

UNE AUTRE MYSTERIEUSE TENTATIVE FUT FAITE, LA SEMAINE DERNIERE POUR ASSASSINER LARRY, PENDANT QU'IL SE TROUVAIT DANS SA CHAMBRE, A L'HOTEL... L'ASSAILANT A PRIS LA FUITE, MAIS LAISSA QUELQUE CHOSE POUVANT FAIRE DECOUVRIR SON IDENTITE, PENDANT CE TEMPS... A L'ENDROIT OU L'ON TOURNE...



Larry tombe directement devant le propulseur en mouvement! Il semble que rien ne pourra le sauver d'une horrible mort...



Les Fahnestock partent pour le sud

Illustrations
de P. Van Brussel



Bruce Fahnestock qui, avec sa mère, son frère et six compagnons, parcourut 6,000 milles à bord d'un schooner, dans les mers du Sud.

(Par HAZEL CANNING)

Avec ses fils, Bruce et Sheridan, Madame Bruce Fahnestock a parcouru 5,000 milles dans le sud du Pacifique, et a été la première femme blanche à visiter certaines des belles et solitaires îles qui s'y trouvent.

Elle a été l'invitée d'honneur à des fêtes données par les naturels de ces îles, fêtes qui l'ont émerveillée et qu'elle a admirées. Elle a pris part à ces cérémonies avec autant de naturel et de bon sens qu'à un dîner à New-York. Il fallait tout le savoir-faire des salons de Manhattan pour paraître se régaler d'un rôti de pieuvre, dont les pinces remuaient encore, ou d'un poulet cuit au four avec la tête, la queue et les pattes.

Elle ne fit pas non plus la dégustée quand il s'agit d'arroser sa part de cochon de lait de coco caillé, en guise de sauce. A ces agapes où les doigts tiennent lieu d'argenteries, elle a obtenu un véritable succès social et a su, à merveille, observer l'étiquette du lieu.

Elle a aussi connu ce qu'est un ouragan dans ces parages. Ce fut une terrible expérience qui dura dix jours, une chose épouvantable !

Mais la zone des calmes, près de l'équateur, avec les grands requins qui encerclaient silencieusement l'embarcation, l'effrayèrent encore plus.

"Je préfère encore un ouragan", disait-elle.

Elle a aidé à pêcher des perles. Elles en a remporté une "grande poignée", comme elle disait, sur le même ton que s'il s'était agi de quelque chose de très ordinaire. Et la dame à laquelle tout cela est arrivé est une Newyorkaise douce et cultivée. Ses fils, qui sont respectivement âgés de 21 et 23 ans, accompagnés de six autres jeunes gens, partirent de New-York, dans le but d'aller recueillir des spécimens de la faune et de la flore des îles du Pacifique, pour le compte du Musée d'Histoire Naturelle des Etats-Unis. Après avoir dit adieu à leur mère à Panama, les jeunes Fahnestock lui cablèrent : "Venez nous rejoindre à Tahiti". Plus d'une maman aimant le théâtre, les réceptions et la grande ville auraient hésité à les sacrifier pour un voyage aussi aventureux. Cependant, la réponse de Madame Fahnestock fut, sans hésitation, affirmative, et elle prit le premier train.

"Me voici !" dit-elle, en arrivant, à Bruce, le capitaine.

"Je vous inscris sur le livre du bord comme homme à tout faire", lui dit Bruce, en riant.

"Aie ! Aie ! capitaine", protesta la maman.

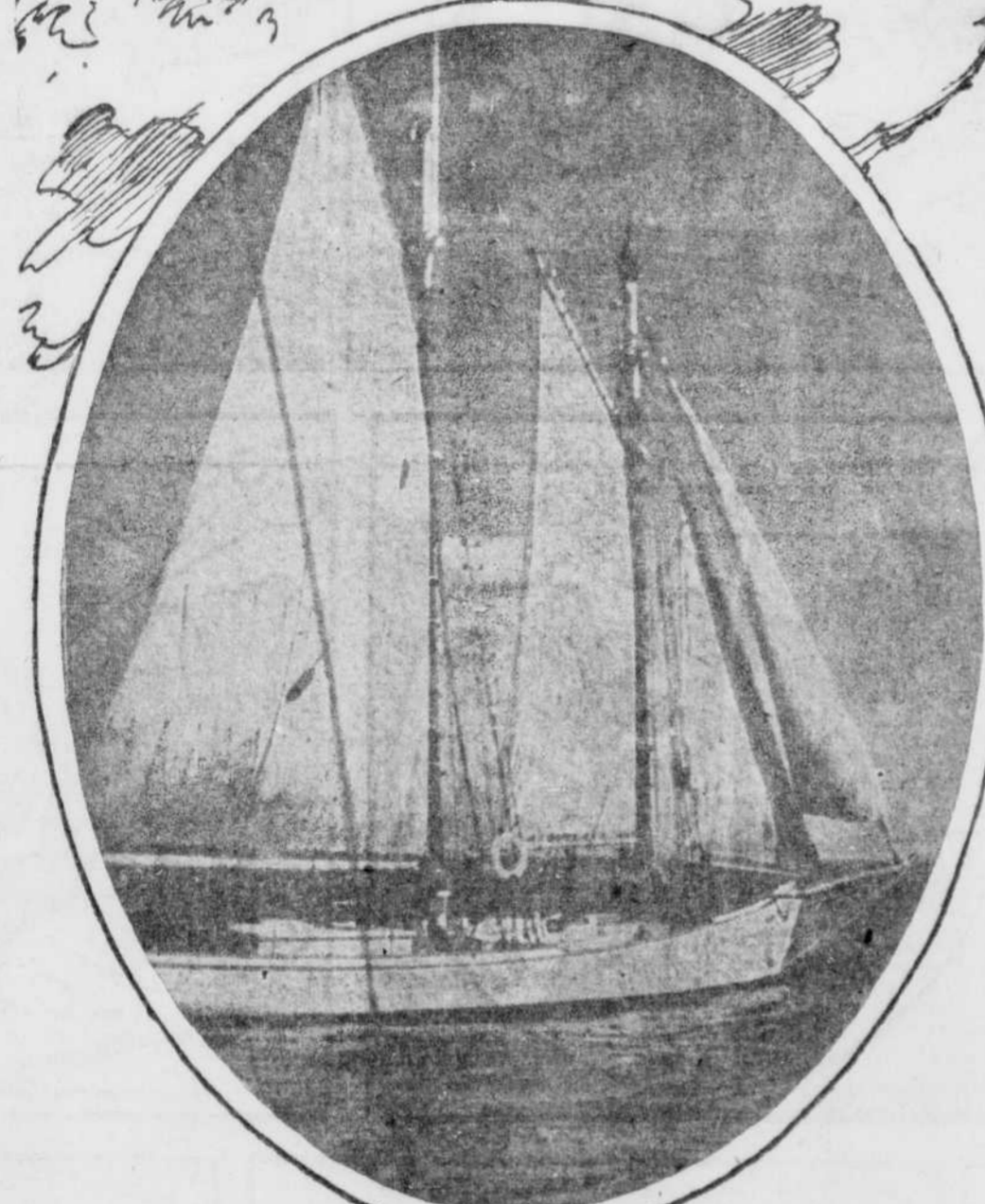
Lorsque, l'autre jour, j'allai voir Madame Fahnestock à son ancienne résidence de New-York, dont les fenêtres de façade donnent sur la Cinquième Avenue, elle me raconta par le menu son voyage extraordinaire. Bien que, avant ce voyage, elle n'ait jamais parlé en public, elle dut, à son retour, donner une conférence sur ses aventures, à l'hôtel de ville. Elles les a aussi publiées en volume.

"Mais il me serait aussi difficile de dire laquelle de ces aventures m'a le plus intéressée que de dire lequel de mes enfants j'aime le mieux", me disait-elle, comme nous en causions. "Elles ont été des aventures peu ordinaires et j'ai fait un voyage dont chaque jour a été rempli d'incidents pittoresques, de découvertes sensationnelles, d'émotions inoubliables.

Voici, par exemple quelques anecdotes :

"Nous avions fait de Tahiti notre point de départ et fixé à trente jours la durée de notre voyage, de cet endroit. Chaque jour nous apportait sa part d'imprévu ou de drame. Mes fils abordèrent un jour à une île inconnue. Ils revinrent d'une excursion à terre avec quatre aiguilles à tricoter allemandes. C'était l'île où une baronne allemande s'était réfugiée, avec ses amis, et où elle avait trouvé la mort, personne ne sait comment.

"Quant nous nous trouvâmes, un jour, près d'une île de corail, mes fils



Le "Director", schooner des Fahnestock.

me murmurèrent : "Ne regardez pas, maman : il y a des nudistes par là". Des artistes nudistes, une femme et deux hommes, étaient assis et se peignaient mutuellement... Parfois, un yacht américain nous approchait de très près, pour échanger avec nous des romans ou n'importe quelle autre matière à lire dont nous n'avions plus besoin. L'échange de livres, d'un bateau à l'autre, est une coutume des mers du sud.

"Notre vie s'écoulait paisiblement, sous un vent modéré et un beau ciel. Un jour, nous captâmes le message radiophonique suivant : "Missionnaire mangé, à l'intérieur de la Nouvelle-Guinée. Navire anglais dépêché pour poursuite en justice". Quel a été le résultat du procès, nous ne l'avons jamais su. J'y pense souvent maintenant que mes fils sont en excursion dans l'intérieur de la Nouvelle-Guinée.

"Nous passâmes, un jour, par l'île des Mers du Sud où l'original Gauguin peignit son chef-d'œuvre. Puis ce fut la grande aventure. Nous atteignîmes l'île Wallace, une petite île connue. Généralement, les naturels venaient à la rencontre des visiteurs et leur offraient des cadeaux. Mais ce jour-là, personne n'apparut. Le ciel était gris ; l'air lourd. Mes fils consultèrent le baromètre, puis se mirent en toute hâte à fermer les écouteilles. Ils descendirent à l'intérieur le perroquet et le terrier.

Je les suivis. Je dus y passer dix jours. Dès que je fus à l'abri, le vent se mit à hurler. Notre embarcation était bercée par le roulis comme

un berceau agité par une nourrice furieuse. Je m'étendis sur la couchette de la cabine entre des oreillers, pour éviter d'être blessée par les chocs contre la muraille. Soudain, l'embarcation plqua du nez, et moi je tombai sur le mien. Il n'y avait vraiment pas moyen de raisonner ce vent furieux. Je risquai un moment ma tête en dehors de la porte de la cabine. La tornade m'inonda des pieds à la tête et l'eau pénétra jusque dans la cabine, mouillant tout. Je ne voulais pas répéter l'expérience. Quand il fallut boire, nous dûmes tenir constamment notre tasse dans la main, pour l'empêcher de se vider complètement.

Secouée, meurtrie, Madame Fahnestock n'était tout de même pas malheureuse : elle jouissait même beaucoup de cette expérience nouvelle pour elle. Mais une chose l'irrita, cependant, un peu : ce fut l'assurance que montrèrent ses fils, en cette circonstance.

"Il ne vente pas assez fort pour que ce soit un ouragan, mère", lui dirent-ils. "Ce n'est là qu'une petite brise".

"Vous ne me ferez pas croire", répliqua-t-elle, "qu'un ouragan peut faire plus de ravage que cette brise n'en a fait dans la cabine".

Puis vint le drame. Les ancres se mirent à draguer au fond de la mer. Le vent fit tourner le propulseur, qui mit le moteur en mouvement, envoyant l'embarcation directement sur des récifs de corail. Madame Fahnestock ne riait plus.

Tous montèrent sur le pont. Ils arrêtèrent le moteur, jetèrent des an-

"L'un d'eux la harponna... C'est alors que commença le drame"

gres supplémentaires, puis en retirèrent d'autres, de manière à pouvoir faire reculer le schooner vers un endroit plus sûr. Cette manœuvre fut répétée jour et nuit, pendant dix jours. Mais avant la fin de la tempête, le huitième jour, ils éprouvèrent une vive émotion lorsqu'ils entendirent, à la radio, demander, de Port Villa, Nouvelles-Hébrides, à Sydney, Australie, des nouvelles du schooner "Director". "Suva, Fidji", disait le message. "Le "Director" subit une violente tempête, au large de notre côte". Puis, du Mamo américain on demanda : "Sont-ils O. K. ?". Ce fut tout ce que nous pûmes capter", me dit Madame Fahnestock. "Il nous parut très romanesque d'apprendre ainsi que, dans tout le sud du Pacifique, on s'inquiétait de notre sort. Pendant toute la durée du voyage, nous reçûmes des messages, mais nous ne pouvions en envoyer : il nous aurait fallu mettre notre générateur en fonctionnement, et mes fils avaient tant d'autres choses à voir qu'ils n'en trouvèrent pas le temps."

ILS DONNENT LEURS VETEMENTS

"La tempête calmée, nous continuâmes notre route, pénétrant dans la zone des calmes. Là tout était immobile. La mer était si calme que notre embarcation ne remuait pas plus qu'une maison. On aurait dit que les deux étaient en peinture. Pas un oiseau dans l'air. Pas la moindre brise. L'eau potable était à 85 degrés; notre seule protection contre le soleil torride consistait en un auvent étendu au-dessus du tambour. Les voiles ne servaient plus à rien, le moteur fonctionnait mal. Mes fils furent obligés de scier, avec beaucoup de difficulté, en se servant d'une petite scie à main, une pièce d'acier pour remplacer un boulon qui s'était cassé, dans le moteur. Cela pendant que la chaleur était insupportable et que des requins gris-bleus rôdaient silencieusement autour de nous, entourant notre embarcation, de sorte qu'il aurait été impossible, en cas de nécessité de nager dans ces eaux.

"Mais nos ennuis étaient compensés par le plaisir des découvertes que nous faisons, quand nous abordons à une nouvelle île. Nous y rencontrions souvent les plus hospitaliers des gens".

Une femme blanche était pour eux une nouveauté, et ils regardaient curieusement Madame Fahnestock, la suivant en foule partout où elle allait. Ils touchaient ses cheveux, sa robe, ses bras ; les enfants lui tendaient la main pour qu'elle la serre. Tout le monde admirait les articles de toilette qui étaient à son usage, même les plus insignifiants. Elle en distribuait tant qu'elle eut peur, un moment, qu'il ne lui en restât pas assez pour le reste du voyage. Ses fils et leurs amis étaient importunés de la même manière. Pour les "gentlemen" insulaires, le vêtement le plus prisé était le "short".

Ils en avaient emporté des douzaines, mais pour répondre à toutes les demandes, il en aurait fallu des milliers. Quand un de ces naturels se penchait dans l'une de ces culottes, c'était d'un comique irrésistible. Mais eux conservaient le plus grand sérieux.

A l'intérieur de l'île Fidji, les explorateurs Fahnestock découvrirent des tablettes de pierres couvertes d'écriture. Les autorités du musée espèrent que la traduction de ces signes permettra de se renseigner sur l'histoire de la migration des races vers le sud du Pacifique. A une autre île, ils purent acheter un tapis de tapa de 65



Sheridan, le plus jeune des frères Fahnestock.

pièds, le plus grand connu jusqu'ici. Le tapa est fait d'écorce d'arbre trempée dans l'eau de mer, puis battue pour l'amincir, et décorée de jolis dessins en couleurs obtenues par des teintures végétales.

Mais la vie ne consistait pas toujours en tempêtes, en zone des calmes et en découvertes. Il y avait à bord le comique Hay Hay, d'autre part estimé camarade de bord, dont l'ambition avait été toute sa vie de devenir champion boxeur du monde. A tous les ports, Hay Hay, organisait des luttes imprudentes et gagnait toujours.

"Un jour, à Haïti", raconta Madame Fahnestock, "je ne fus pas peu surprise de voir affichée la nouvelle que George William Glasgow (c'était le nom que s'était donné Hay Hay, pour la circonstance) se battrait contre le champion de la marine de Sa Majesté, Leith.

"Je n'avais encore jamais vu une lutte de boxe", disait Madame Fahnestock au conservateur du musée, "et je n'apprécie pas beaucoup ce sport, mais dans la circonstance, je crus de mon devoir de donner cette marque d'estime à un membre aussi dévoué de notre équipage. Ce fut la première joute de boxe à laquelle j'assistai et je puis vous assurer que ce sera la dernière".

Le jour où les frères Fahnestock donnèrent une réception aux enfants fut un jour heureux pour plusieurs. Ces jeunes Newyorkais étaient tout naturellement portés à penser que l'alimentation de tous les enfants devait se composer de beaucoup de légumes verts et de jus de fruits. Or, les mangefants de l'île où ils se trouvaient ne mangeaient que des cocos et du poisson. Il y en avait cinquante, de ces enfants, avait-on dit, et tous furent invités. Mais il en vint deux cents, à la nage, jusqu'au schooner, tenant bien haut dans la main leur pagne, qu'ils ne voulaient pas mouiller et qu'ils mirent à leur arrivée à bord. Leurs hôtes étaient consternés de se voir tant d'invités. Tout le monde se mit à l'œuvre pour extraire le jus de tous les citons et de toutes les oranges qu'il y avait à bord. Aux gâteaux déjà faits, on ajouta des biscuits de matelots, des confitures et du miel. A la fin, il y en eut pour tout le monde et les enfants s'en régallèrent à qui mieux mieux. Quand la dame qui avait donné ses vêtements et les messieurs qui leur avaient fait manger de si bonnes choses partirent, ils étaient tristes.

UN VOYAGE ETONNANT

A l'île Penhryn, les frères Fahnestock nagèrent dans 20 pieds d'eau pour aller chercher des huîtres. Leurs mères, depuis le lever du soleil jusqu'au coucher, ouvraient les écailles, cherchant des perles. Elle en trouvait de temps en temps. Chaque soir, les huîtres qui n'avaient pas été ouvertes étaient jetées par-dessus bord, car le lendemain matin, leur odeur aurait été insupportable.

A l'une des îles où ils abordèrent, Lord Beecham, ancien gouverneur de l'Australie, leur présenta un beau fox-terrier. A bord, le petit chien souffrit affreusement du mal de mer.

A la baie Apunahou, ils eurent une aventure. Ils y avaient fait de charmantes connaissances, tant parmi les naturels que parmi les Américains de l'endroit. Il est toujours triste de se quitter, dans ces lieux lointains : on éprouve la sensation de ne jamais plus se revoir. Le matin de leur départ, leurs nouveaux amis allèrent leur dire adieu et leur porter les cadeaux d'usage : des guirlandes pour leurs cheveux et d'autres pour draper autour de leurs épaules, comme l'est la coutume dans les mers du sud. Soudain quelqu'un cria :

"Des baleines ! Des baleines !" "Elles venaient vers nous et étaient (Suite à la page 7, 2e col.)

Les Gens DE TONNERREVILLE

Par

FONTAINE FOX

GRAND-PERE



Copyright, 1937—by Fontaine Fox, Trade Mark Reg. U. S. Pat. Off.
Great Britain Rights Reserved

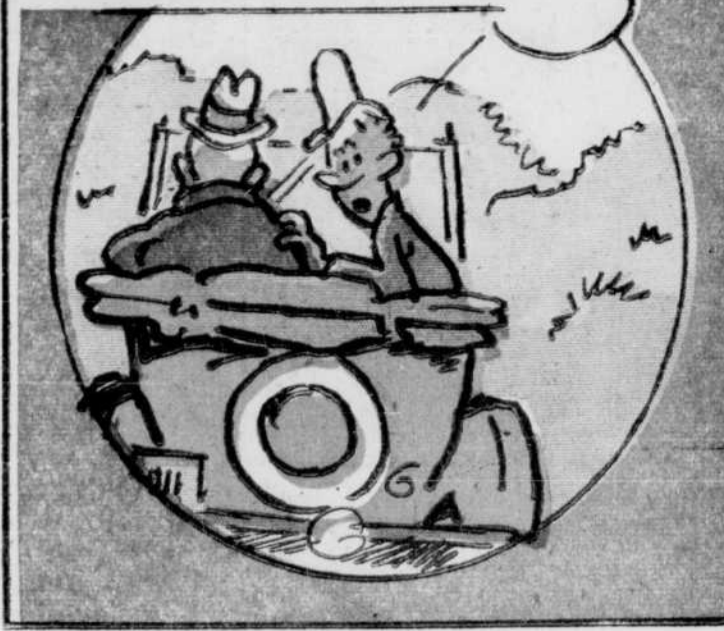
Et vous là! Faites pas ça! FAITES pas ça!



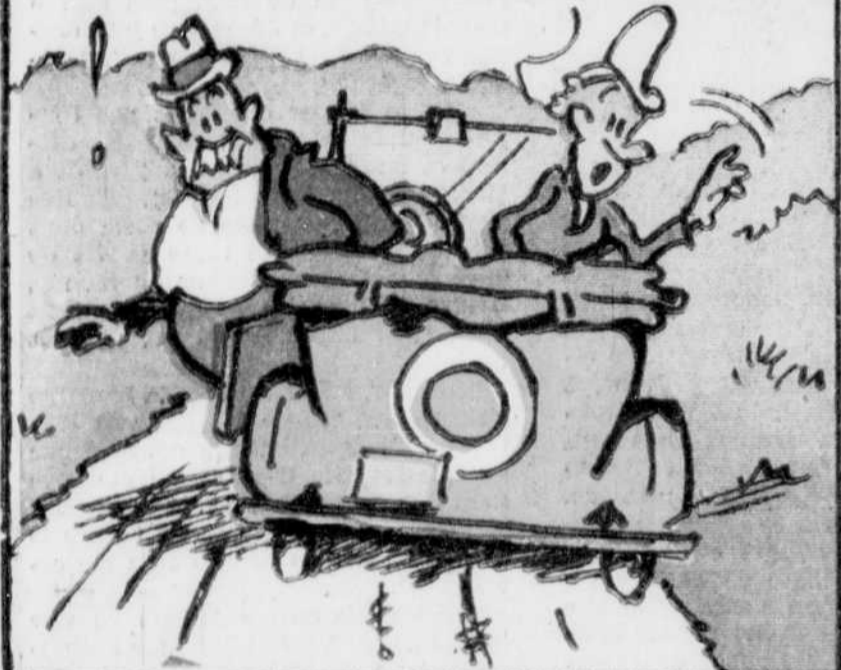
Voulez-vous vous mêler de VOS AFFAIRES!



Oh! regarde, Cutbert! C'EST UNE BATAILLE!



Quoi! Il menace ce vieillard avec un couteau!



Jette ce couteau, lâche que tu es!



Ça m'a l'air d'une belle bataille, mais j'aime mieux pas rester pour voir ça!



Mais, Madame, Ppeux pas l'arrêter! L'autre type là-bas, était le grand-père Wortle, le vieux ramasseur de ficelles, etc...



Bon! où est-il allé maintenant, avec mon colis postal?



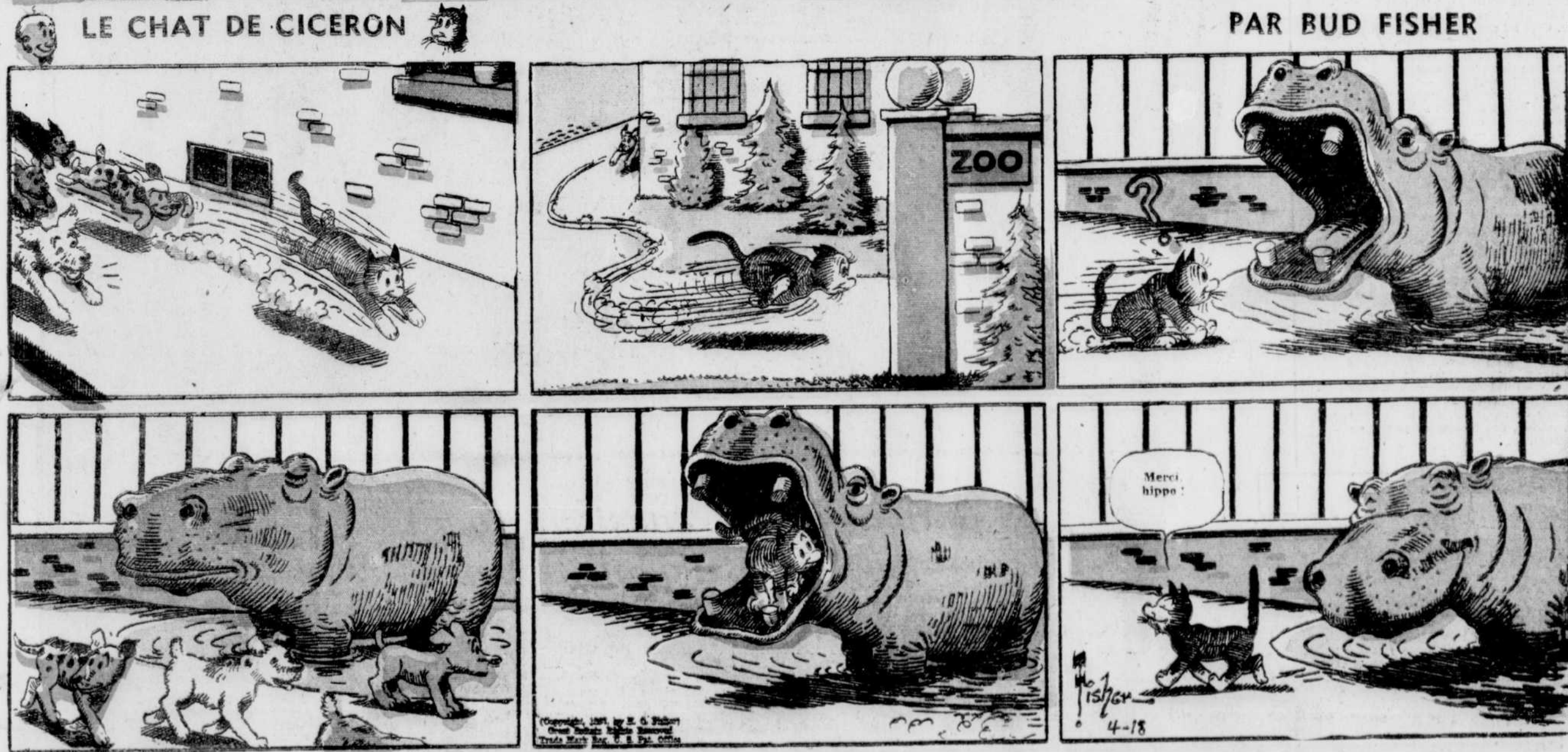
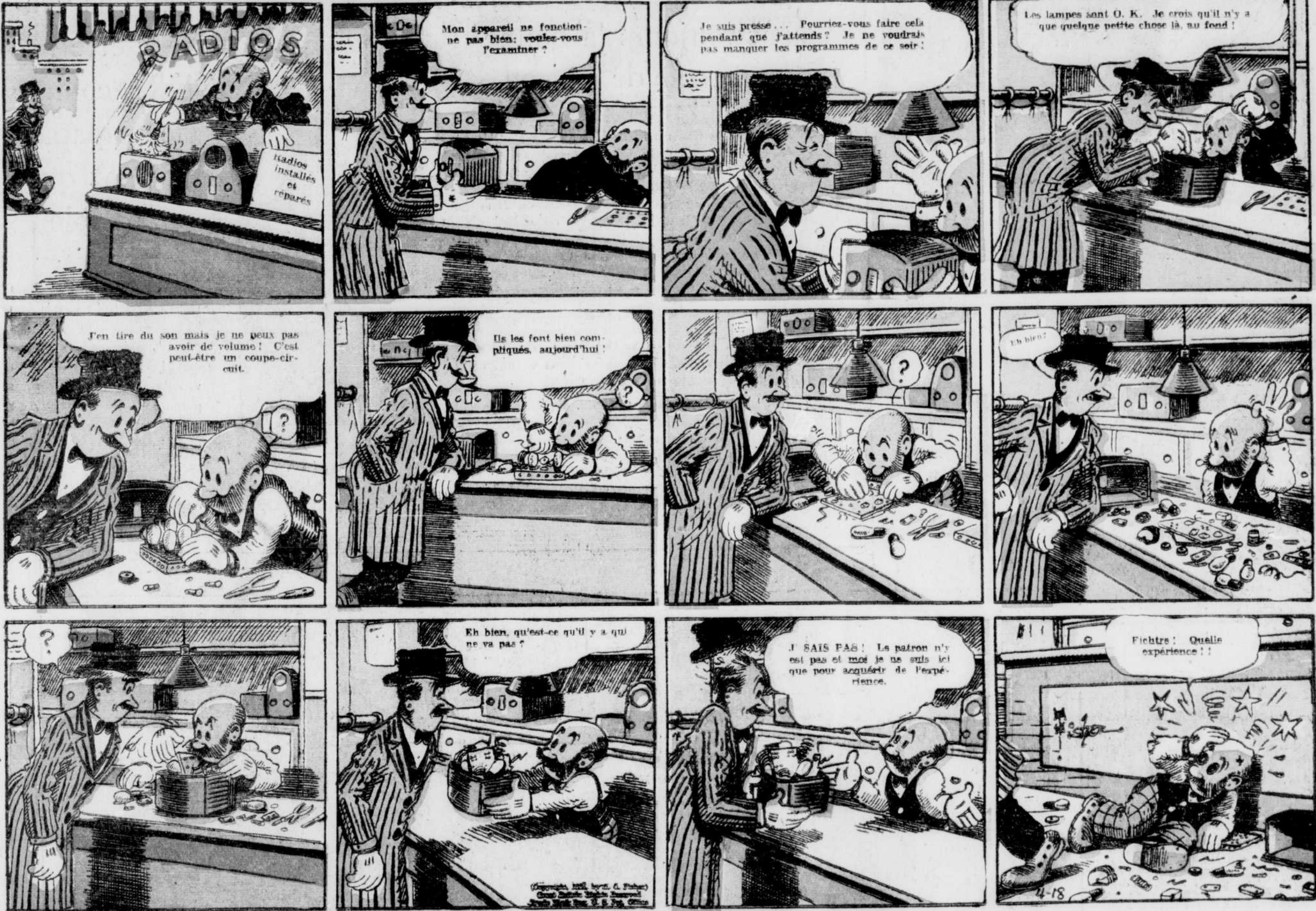
L'idée de croquer une belle corde comme ça, n... lieu de détacher le noeud!



MUTT & JEFF

Jeff s'occupe d'appareils de radio

PAR BUD FISHER



LA FEMME A SON FOYER



L'homme chic, petit et grand

Quelques détails sur la mode masculine intéressent toujours la bonne maîtresse de maison

L'homme aime les vêtements simples, commodes, confortables, de bonne qualité et parfaitement taillés. Depuis quelques années, on remarque cependant une plus grande recherche dans l'harmonie de l'ensemble, plus de recherche aussi dans les effets de couleur. L'homme apporte une plus grande attention au choix de sa cravate, de sa chemise, de ses chaussettes. Il sait maintenant que ces accessoires doivent s'harmoniser entre eux et jeter la même note claire, mais de bon goût, sur les tweeds discrets de son complet et de son manteau. S'il est très éclectique, il recherchera les mêmes tons, les mêmes dessins du tissu jusque pour ses sous-vêtements et ses pyjamas.

Le paletot ci-contre est tout à fait caractéristique de ce que les hommes bien mis portent sur leurs complets pour la demi-saison et les voyages : tweed souple, légèrement ajusté à la taille, croisé, à revers généreux, avec poches amples. Les manches droites ou raglan sont également portées avec le manteau ample reste aussi très chic.

Pour un week-end à la campagne, voici, à gauche le complet de tweed ou de laine pure, à veston droit, le tricot sans manches, à l'encolure en pointe, la chemise avec le col à même, les souliers de cuir épais. Pour la marche, les excursions, rien n'est plus chic que le costume voisin, grosses bottines et jambières de cuir, culottes "breeches" en gabardine, veston long, à gros carreaux, "pull-over" à col de tortue et feutre mou ou casquette.



Les petits garçons veulent être habillés comme leurs papas autant que possible

Ils veulent que leurs habits, leurs paletots soient taillés un peu dans les mêmes lignes que ceux de leurs papas et aussi dans les mêmes tissus. Les illustrations ci-dessous vous donnent une idée de ce que portent les garçonnets: manteau de tweed bleu marine, casquettes ou bérêts basques, complets de tweed ou de cheviot à vestons simples ou croisés, à culottes courtes ou bouffantes.

Suggestions

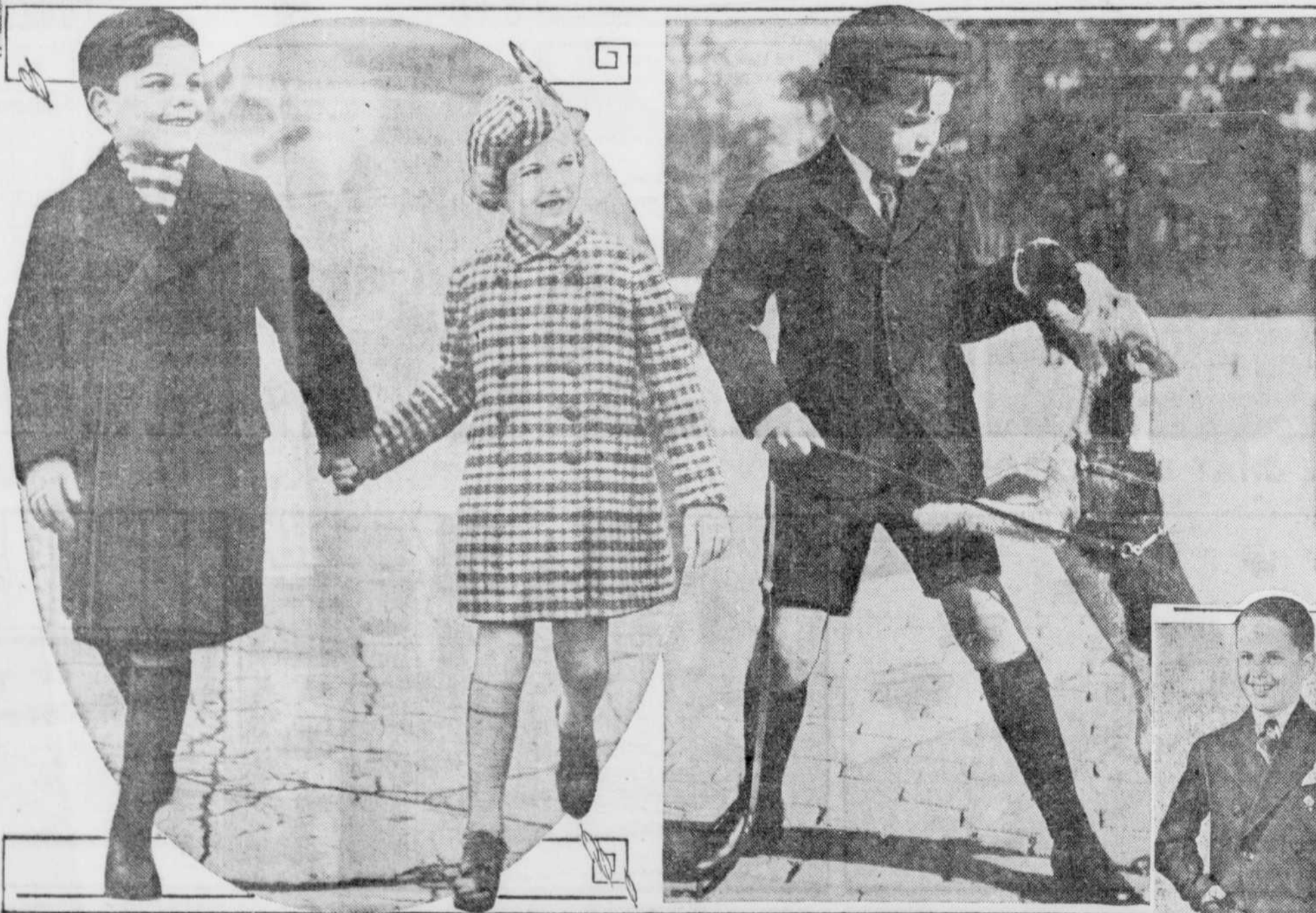
Un billet de banque, même très abîmé, ne perd pas sa valeur et peut être remboursé à la banque, à la condition que ses numéros soient intacts.

Les grains de café bien torréfiés sont de couleur brune, teinte tabac, d'aspect mat; ils sont durs, sonores, rebondissent bien quand on les laisse tomber de haut sur une surface dure et exhalent un parfum bien connu et très franc. Les cafés d'aspect brillant sont mal torréfiés.

Pour nettoyer vases à fleurs, cristaux, carafes, etc., prenez une bonne poignée de feuilles de thé noir après emploi, mouillez avec un peu de vinaigre, secouez bien et rincez ensuite. Cela les rendra comme neufs.

Il n'en coûte rien de plus qu'un peu de peine pour composer des ensembles harmonieux — au lieu de laisser chaque objet indépendant du voisin. Voyez combien votre salle de bain gagnera en netteté, en élégance si le tapis de bain, les serviettes, la main-éponge (remplacée, suivant la mode anglaise, par un petit carré) répètent les mêmes rayures dégradées. Si votre salle de bain est teintée pensez-y lorsque vous déciderez entre l'ensemble pailles, bleu, rose, framboise ou vert.

Contre les mites. — Brossez et nettoyez bien les lainages: il ne doit pas rester de taches. Prenez un carton, tapissez-le de journaux et mettez-y des lainages à préserver après y avoir déposé soit quelques boules de naphthaline, soit du camphre, soit des petits tampons d'ouate imbibés de thymol. Recouvrez avec des journaux, mettez le couvercle du carton que vous fermez hermétiquement en collant, tout autour de sa jointure avec le fond du carton, des bandes de papier de journal.



A la cuisine

Comment on réussit les oeufs pochés et l'oeuf mollet

En cette saison, les oeufs sont frais, beaux et relativement moins chers, profitons-en pour les transformer en oeufs pochés que, délicatement on enrobe dans des sauces savoureuses, que mollement on couche sur les garnitures les plus diverses.

Pour réussir des oeufs pochés, il faut agir avec délicatesse et promptitude.

Le matériel a également son importance, et d'abord la casserole où on les cuira doit être plate, large, telle la sauteuse. Si elle a un diamètre de 12 pouces, il sera possible de pocher trois oeufs à la fois sans qu'en cuisant ils risquent de se toucher.

Vous remplirez d'eau la casserole jusqu'à 1 pouce du bord, lui incorporant par pinte d'eau une demi-cuillerée à café de gros sel et quantité égale de vinaigre ou de jus de citron.

Voici pour le contenu de la casserole, passons aux oeufs; le principe essentiel de leur réussite est leur extrême fraîcheur.

Cassez chaque oeuf dans un petit

bol, afin de vérifier sa fraîcheur et de pouvoir le verser d'un seul trait dans l'eau bouillante, une tasse à café convient parfaitement pour cet usage.

L'eau étant en complète ébullition, modérez légèrement le feu avant de verser les oeufs, aussi près que possible du liquide et un par un, en agissant rapidement afin de donner aux oeufs un même temps de cuisson.

Maintenez une douce ébullition pour que les oeufs cuisent doucement de trois à quatre minutes, selon leur grosseur, en veillant à ce que dans le blanc légèrement pris, le jaune demeure liquide.

Retirez alors les oeufs sur le coin du feu à l'aide d'une écumoire, ou mieux encore d'une petite louche spéciale percée de trous. Mettez alors les oeufs dans de l'eau froide. Au bout de quatre minutes, retirez-les de l'eau, placez-les sur une serviette afin d'enlever, à l'aide d'un couteau, les bavures qui dépassent l'oeuf.

Pour les servir chauds, les oeufs se plongent dans de l'eau tiède plu-

tôt un peu chaude. A nouveau vous égouttez les oeufs avant de les déposer sur la garniture qu'ils accompagnent ou les sauces dont vous les entourez et dont les plus communes sont la sauce tomate, la sauce Morney (béchamel additionnée de gruyère râpé).

Purée de champignons, d'épinards, d'asperges, de chicorée, farce de volaille, de langouste.

Très appréciés également les oeufs pochés froids présentés comme hors-d'oeuvre, de la gelée de viande enrobe, de la mayonnaise les entoure, plats d'été rendus plus appréciables encore par l'adjonction des coeurs de salade, de filets de poisson, de volaille.

D'exécution moins délicate mais plus aisée est l'oeuf mollet. Plongés cinq minutes dans l'eau bouillante, les oeufs sont retirés pour être plongés cinq minutes dans l'eau froide où, pour les éplucher plus aisément, on les toque les uns contre les autres sans les retirer de l'eau. Etant fendillée, par la suite, la coquille se détache sans difficulté.

Comme pour les oeufs pochés, les

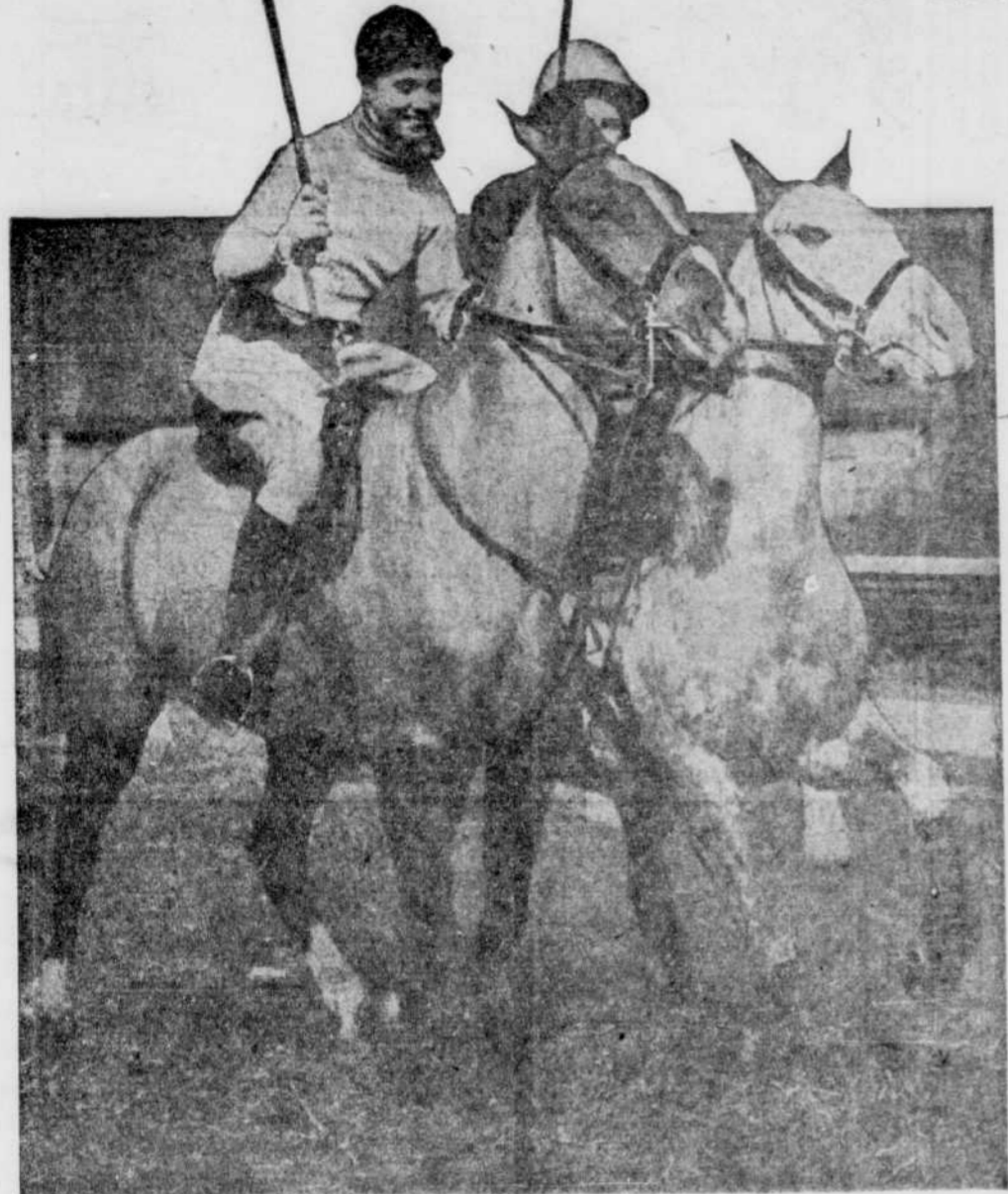
oeufs mollets se déposent dans une casserole d'eau plutôt chaude, afin de les garder chauds jusqu'à l'instant où, après avoir été égouttés, ils sont présentés avec garniture soit chauds (petites entrées) soit froids, entourés de gelée, se prêtant sur une mince tranche de jambon ou s'illustrant de feuilles d'estragon, de queues de crevettes. Les oeufs, on le sait, s'accrochent des garnitures les plus variées, ils les complètent, les bonifient et leur fraîcheur en permet l'usage aux foies comme aux estomacs les plus délicats.



ET MAINTENANT, ELLES FONT DU POLO

par ROBERT READE

Les joueuses de polo de Toronto sont aussi enthousiastes que les hommes, et elles sont d'habiles écuyères.



Mademoiselle Nora Gordon (à gauche) et Madame Gordon Gayford, des équipes de polo intérieur du club Eglinton Hunt, à Toronto, photographées dans l'arène de leur club. L'Eglinton est, dit-on, le seul club du genre à comprendre des équipes féminines, à l'est de Calgary et de l'ouest américain. Elles doivent donc se contenter de concourir entre elles, ne pouvant avoir d'adversaires concurrentes. Mademoiselle Gordon est aussi connue pour son adresse au badminton que comme écuyère consommée.



Madame Rupert Bain, épouse d'un des dévots et principaux membres du club Eglinton, est l'une des récentes recrues pour polo intérieur. Madame Bain, en sa qualité d'épouse du président du club, prend part à toutes les activités sociales de ce club.

Du hockey sensationnel à cheval : tel est le polo. C'est une constante mêlée de sabots, de maillets faisant le moulinet; le plus hardi et le plus dangereux de tous les sports. Une course éfrénée au premier tour, le saut dans le tas pendant que les chevaux galopent en cercle autour de la piste, des duels violents vers la fin : telles sont les principales péripéties d'une course de chevaux. Ce sont là choses banales dans un match de polo. N'importe quel "chukker" peut vous procurer les émotions que donne une carte d'admission aux courses de chevaux, pendant tout un après-midi.

Le polo est, à bon droit, considéré comme un sport violent, s'il en fut jamais — un sport pour hommes. Une ambulance n'est pas du tout déplacée aux environs d'un champ de polo. Une trousses de premiers soins aux blessés non plus. Et il faut des ponies de première classe, bien entraînés à ce jeu. Il y a pourtant des jeunes filles intrépides qui font partie du club de polo Eglinton Hunt, à Toronto, et qui ne sont pas moins enthousiastes que les dévots masculins de ce passe-temps à grand spectacle, qui s'est propagé, comme le "curry" et le riz, de l'Inde au reste de l'univers.

Cependant, ces jeunes amateurs de polo en chambre restent isolées sur les hauteurs sportives qu'elles ont voulu atteindre. Elles sont plus à plaindre qu'Alexandre, qui se désolait de n'avoir plus de pays à conquérir. Tout leur champ de compétition se résume à Toronto. Elles pourraient se réclamer les championnes du polo pour toute l'Amérique du nord, à l'est des Montagnes Rocheuses, mais ce serait un championnat par défaut.

Les jeunes adeptes féminins du polo de Toronto se montrent plus affligées que réjouies par ce faux triomphe. Elles accueilleraient avec plaisir un défi de New-York ou de Cleveland, de Détroit, de Calgary, du Texas ou même d'Oakville.

Malheureusement, disait en riant Madame William Miles, fils, ("Maggie" Miles), alors que nous causions ensemble pendant qu'elle changeait des ponies, entre les "chukkers", nous ne connaissons pas notre degré d'habileté. Il n'y a de compétition qu'entre les membres de notre club. Quatre équipes de ce club jouent, chaque année, pour conquérir un écusson, d'après un système de handicap. Il y avait une équipe formée de femme, à Cleveland, mais elle a été dissoute. Il n'y a aucune autre équipe féminine dans l'est; il n'y en a une qu'en Californie. N'étaient pas la grande distance et les dépenses que cela occasionnerait, nous pourrions jouer avec les jeunes filles de l'ouest du Canada. Elles aimeraient venir ici, si cela était possible.

Ce n'est pas facile d'entreprendre une joute de polo entre deux équipes séparées par une distance de 2.000 milles. Les équipements du polo ne peuvent, comme ceux des clubs de golf, et les raquettes de badminton, être emballés dans des sacs. Il faut plusieurs wagons de chemin de fer pour transporter les ponies avec

le luxe et le confort auxquels ils sont habitués. Trois ou quatre montures ne sont pas de trop pour chaque joueur, si on veut maintenir une grande vitesse jusqu'à la fin de la partie. Et toute personne voyageant un peu loin avec quatre et même deux ponies a une note assez importante à payer.

— Mais, dis-je, le polo est un jeu très populaire. J'ai entendu dire qu'à Détroit 10.000 personnes ont payé pour voir les membres masculins du club Eglinton Hunt jouer au polo avec l'équipe locale. Pourquoi n'y aurait-il pas autant de spectateurs à une joute féminine de polo, qui est un sport autrement plus passionnant que le jeu de balle-molle auquel s'adonnent ordinairement les jeunes filles ?

— Les jeunes filles d'ici, me répondit Madame Miles, seraient heureuses d'aller jouer à Détroit ou n'importe où ailleurs. C'est aux femmes des autres villes de nous inviter. Nous sommes prêtes en tout temps.

— "Pourquoi", répliquai-je, "ne pas, au moins jouer avec l'équipe d'Oakville ? C'est un vrai centre de polo. Les jeunes filles de là ont-elles peur de vous ?

Mais il n'y a aucune raison de croire que les nombreuses et habiles joueuses d'Oakville s'objecteraient le moins du monde à rencontrer, sur un champ de polo, les membres féminins du club Eglinton.

— La véritable raison est sans doute le manque de places pour jouer, dit Madame Miles. Ici, nous jouons à l'arène et nous n'avons pas de champ de polo en dehors de la ville. Tandis qu'à Oakville ils ont un splendide terrain de jeu, mais ils n'ont aucune place où jouer à l'intérieur de la ville. Cela rend notre rapprochement difficile.

Son mari, "Bill" Miles, est membre du club Eglinton.

— Pouvez-vous, demandai-je à Madame Miles, vous mesurer avec les hommes pour l'habileté à jouer au polo ? Dans le polo,

comme dans le golf, y a-t-il des parties mixtes ?

— Nous n'en avons pas la chance, dit en riant Madame Miles. Les hommes ne veulent pas de nous.

Ces experts du polo ont, sans doute, une excellente raison de ne pas vouloir admettre des novices dans leurs joutes. Un taureau ne peut causer plus de dommage dans un magasin de porcelaine qu'un commençant sur un champ de polo. Il peut frapper les pattes d'un poney, lui pocher les yeux, l'écorcher.

Un prix aussi élevé que \$11.500 a déjà été payé pour un cheval à polo. Un animal de cette valeur ne peut pas être exposé aux coups de maillet maladroit de commençants relatifs, qui peuvent nuire aux hommes aussi, si en leur cassant le nez ou les assomant. Dans le polo, il n'y a pas, comme dans le hockey, de règlement qui défende de porter un bâton en l'air. Comme un bâton de polo est presque aussi lourd qu'un maillet de croquet, il pourrait faire beaucoup de mal en retombant sur un crâne, même si le crâne était recouvert d'un casque épais. Et si une commençante viole le règlement sur le droit de passage et qu'elle aille subitement se mettre en travers d'un expert, cet expert pourrait en subir de graves conséquences. Je comprends donc très facilement qu'un habile joueur s'objecte à jouer avec d'autres moins habiles.

Et quand j'eus été témoin de la manière de jouer des hommes et ensuite des femmes et que je pus faire la comparaison, j'en fus encore plus convaincu.

Les jeunes filles, non moins que les hommes, lancent leurs montures à toute vitesse, dans l'arène, et savent les arrêter net à quelques pieds des murs d'enceinte de l'arène. D'après les statistiques d'accidents consistant en coupures et écorchures, dans les deux groupes, il se trouve que les femmes sont les cavaliers les plus sûres et les plus prudentes.

Nulle femme n'a jamais été grièvement blessée. Quant aux hommes, l'un d'eux tomba, un jour, entre les pattes de son poney. Il paraissait impossible qu'il put se tirer de là sans ruade fatale, pourtant, il n'en fut rien. Les chevaux de polo sont évidemment dressés de façon à ce qu'ils ne ruent pas, quand un joueur tombe sous eux. Un autre joueur fut attrapé par un maillet et eut une coupure aux sourcils qui nécessita des soins médicaux et plusieurs points de suture. Considérant la pesanteur du maillet, il pouvait s'estimer heureux de n'avoir pas eu aussi le nez ou quelques dents cassés.

— Est-ce qu'un accident de ce genre ne vous effraie pas ? demandai-je aux dames. Votre amour du polo doit être bien grand pour que vous vouliez courir de tels risques de perdre votre beauté.

— Nous n'avons pas d'accidents, me répondit Madame Harry Sifton. Ce serait peut-être plus dangereux pour nous si nous entrions en compétition avec des équipes étrangères, mais dans notre club, nous sommes de bonnes amies et nous ne jouons pas aussi dur que nous pourrions le faire.

J'avais entendu dire que Madame Miles était tombée de son cheval, l'automne dernier, et comme je m'étonnais qu'elle ne fut pas mise au délit du club de polo, elle me dit :

— Oh ! cela c'était à la chasse ! Cela ne compte pas pour le polo. En jouant au polo, on n'a pas à sauter des fossés, des clôtures, bien que ce soit encore assez dangereux.

— Mais, dis-je, quand vous vous efforcez de devancer une autre joueuse pour attraper la balle, ou que vous foncez à toute vitesse vers le but, si vous allez vous heurter aux murs, ce serait encore plus grave que de tomber en sautant une clôture. Il doit falloir être une écuyère consommée pour pouvoir, parfois, arrêter un cheval à temps.

— Il faut aussi accorder aux chevaux le crédit qu'ils méritent, me répliqua-t-elle. Il serait difficile de les faire foncer sur les murs.

Elle était de l'avis des autres experts, qui m'assurèrent que les ponies font 75 pour cent du jeu. Nul poney, cependant, ne peut briller s'il est monté par un maladroit. Il n'est donc pas vrai que tout joueur, si médiocre qu'il soit, peut gagner une partie s'il monte un bon poney. Il faut frapper la balle au bon moment et de la bonne manière, et cela aussi s'est difficile. Bien que cette balle soit très grosse, elle est aussi facile à échapper qu'une balle de golf, quand il faut se baisser pour la lancer, au grand galop de son cheval. J'ai vu des hommes et des femmes très habiles à ce jeu, la manquer en pareil cas.

J'ai aussi vu Mademoiselle Nora Norton, qui est une experte du badminton aussi bien que du polo, frapper la balle aussi vigoureusement, me semblait-il, que n'importe quel homme. Au polo comme au golf, conduire une balle est affaire de dextérité plutôt que de force musculaire.

Je l'ai moi-même essayé avec peu de succès et il se passera beaucoup de temps avant que je me hasarde de nouveau à concourir d'habiles joueuses telles que Mlle Florence Forrest, Mlle Dorothy McGee ou Mlle Suzanne Ross qui, avec Madame H.-R. Bain, et Madame Dunlop, ont gagné l'écusson du club, l'année dernière. Je me garderais bien, aussi, de lancer un défi à Nora Gordon, à Madame Miles, à Madame Harry Sifton ou à Madame

Gayford, dans un concours de direction de la balle, au polo.

L'habileté à conduire un cheval est, naturellement, indispensable sur un champ de polo. Les chevaux ont parfois des mouvements inattendus, pendant qu'ils poursuivent la balle à la façon dont un lévrier poursuit un lièvre mécanique. Mais la balle de polo, contrairement au lièvre mécanique, fait des courbes et des bonds. Les chevaux se tortent et tournent, en même temps. Ils se mettent subitement à courir, puis s'arrêtent tout à coup. Les joueurs ont besoin d'être sur leurs gardes et de connaître tous les tours des cowboys pour pouvoir se tenir en selle. Autrement, ils risqueraient d'être lancés contre le but avant la balle.

Les dames, malgré tous les soubresauts et les surprises du jeu, restent fermement assises sur leur monture et sont aussi bonnes écuyères qu'il faut l'être pour jouer au polo. Je suis sûr que si les jeunes joueuses de Toronto recevaient un défi d'une autre ville, les visiteurs devraient connaître mieux l'équitation que de faire prendre le petit galop à un cheval derrière une meute ou sur l'écorce lannée d'une arène.

Si les joueuses de polo de Calgary ou de Californie venaient à Toronto et remportaient le championnat "All-American", je suis persuadé que ce succès serait plutôt dû à l'infériorité des chevaux qu'à celle de leurs concurrentes.

— La qualité des ponies de polo, disait le capitaine Richard Paton, gérant du club Eglinton Hunt, est certainement de suprême importance dans le jeu. Quand les joueurs sont uniformément assortis, c'est l'expérience, la vitesse et aussi le nombre des ponies qui comptent. Je doute que la vitesse soit plus importante que l'expérience. Il y a un vieux poney de 23 ans qui connaît tous les tours du jeu et est encore aussi utile que n'importe quel autre poney de l'écurie.

Ce vétéran du polo tourna, à ce moment, vers ses yeux fins et son museau grisonnant et accepta avec calme et sans rougir le compliment du capitaine Paton.

— Il y a une différence, dit le capitaine, entre le polo à l'intérieur et le polo à l'extérieur. Un cheval qui est excellent sur le gazon peut ne rien valoir dans l'arène où l'espace à parcourir est plus restreint et où il doit connaître tous les obstacles de l'entourage pouvant faire rebondir la balle. Et, naturellement, dans une partie, quand un homme peut se servir d'une monture frai-

che dans chaque chukker. Il a l'avantage sur celui qui est forcé de jouer avec un poney ayant déjà fait deux ou trois périodes. Quand un cheval a couru de toutes ses forces pendant six à sept minutes, il a perdu une partie de son allant.

J'ai remarqué que, dans la pratique, un cheval n'est pas employé pendant deux périodes ou "chukkers" consécutives. On a tort de dire que les jeunes filles qui font du polo maltraitent leurs chevaux. Elles les récompensent avec du sucre. Et c'est l'une des grandes différences qui existent entre le polo masculin et le polo féminin. Je n'ai jamais vu d'hommes donner du sucre à leurs chevaux, quand ils s'étaient bien acquittés de leur tâche. Je suis sûr que si je pouvais consulter les ponies sur les mérites respectifs des deux sexes de joueurs, ils voteraient pour les dames.

Au polo, un poney peut littéralement "scorcher" un but. S'il frappe la balle, cela compte. Les montures pour polo sont généralement appelées ponies, et pour les personnes qui n'ont jamais vu le jeu, cela pourrait porter à penser qu'il s'agit de tout petits ponies comme les Shetland.

— Ils étaient, autrefois, des ponies de 14 mains m'expliqua le capitaine Paton. Puis la grosseur permissa fut augmentée, et maintenant la règle, pour le polo de première classe, est que la monture peut être de n'importe quelle grosseur. De sorte que, strictement parlant, nous nous servons plutôt de chevaux ordinaires que de ponies. Le polo est, cependant, un jeu qui demande une grande promptitude de mouvements, et il y a des choses qu'un grand cheval ne peut pas faire.

Accompagnés de deux Yougoslaves, que les chevaux de polo intéressaient autant que les chevaux pour voiture de promenade, nous retournâmes dans l'arène pour voir les dames jouer leur chukker finale, et décider de la victoire, entre l'équipe rouge et l'équipe bleue.

— Maintenant, messdames, faites-nous voir du vrai polo, dit l'arbitre.

Elles nous en ont fait voir. La balle rebondissait de côtés et d'autres comme un "oiseau" de badminton. Des joueuses la menaient au but, puis l'une d'elles, par une adroite manœuvre, lui faisait subitement prendre une direction opposée. Les maillets virevoltaient avec un brio endiablé. Les selles se heurtaient, au passage, quand une jeune fille essayait de dépasser sa rivale. Et parfois, en rasait un accident, quand près d'être lancé violemment contre le mur d'enceinte, en faisant une chute, un poney se relevait quasi miraculeusement et continuait le jeu.

À la fin de la partie, les chevaux étaient tout fumants et les visages des joueuses rougis par l'excitation du jeu et le violent exercice qu'elles venaient de prendre. L'arbitre déclara que c'était là du vrai polo et je ne vois aucune raison de la contredire. Ce polo joué par des femmes avait suffi à me faire comprendre pourquoi ce jeu est considéré comme le plus rapide et, si l'on prend en considération la performance des chevaux aussi bien que celle des joueurs, le plus athlétique de tous les jeux.

Ceux qui trouvent que les sports athlétiques sont trop violents pour des femmes, et qu'ils leur font perdre leur charme féminin, pensent peut-être que le polo fait d'elles des Amazones rudes et brutales. Ils seraient loin de la vérité.

Pendant que ces dames conduisaient avec entraînement et ambition la balle au but, il n'y eut ni cri ni dispute. Et quand l'une d'elles avait atteint le but, les autres n'en montraient nul mécontentement, nulle jalousie. Elles ne se donnaient pas de tapes dans le dos et ne s'embrassaient même pas de joie et d'excitation. Je puis assurer à ceux qui critiquent le polo féminin que c'est un jeu éminemment courtis et distingué.

Mais cela est peut-être dû à ce que ces jeunes filles de Toronto, formant la seule équipe de polo à l'est de la Californie, n'ont jamais pris part à aucun concours autre que ceux qui ont lieu amicalement entre les membres de leur club. Si elles avaient à lutter sauvagement contre les rudes "cowgirls" de l'ouest des États-Unis, elles ne resteraient peut-être pas si douces et si gentilles !

LES FAHNESTOCK PARTENT POUR LE SUD

(Suite de la page 3)

bien visibles", raconta Mme Fahnestock. "Mes fils, avec le matelot tahitien, sautèrent dans une barque. L'une des baleines fut harponnée, puis on passa un lasso autour de sa tête, et, tenant la corde, on la laissa entraîner l'embarcation jusqu'à ce que l'animal fut assez fatigué pour s'arrêter. C'est alors que les choses tournèrent au tragique.

"Le monstre outragé, qui mesurait 30 pieds de longueur, se mit soudain à tourner en cercle autour du schooner, mes fils le suivant forcément, au milieu d'un tourbillon d'eau jaillissant. Tout le monde cria et applaudissait. Cela ressemblait à une course en charriot qui se serait faite sur l'océan, le plus passionnant spectacle que j'ai jamais vu. La baleine finit par être très en colère. Elle se préparait à plonger quand Bruce l'acheva d'un coup de carabine. La course en cha-

riot marin était terminée".

Madame Fahnestock, qui était habituée au confort et au luxe de la haute bourgeoisie de New-York, se révéla très courageuse, au cours de ce voyage. Elle dut éprouver un orgueil maternel bien légitime en voyant accomplir de tels exploits par ses fils. Lord Beecham lui-même s'est émerveillé de ce que deux jeunes gens de 21 et 23 ans aient pu si habilement conduire un schooner de 65 pieds à travers le Pacifique. Ainsi en a-t-il été de tous ceux qui ont été mis au courant de cette mémorable prouesse.

"Avant leur départ", disait leur mère, ils leur furent une douzaine de livres de cuisine. A la maison, tout ce qu'ils savaient faire était un sandwich au fromage. Pendant ce voyage ils apprirent à faire cuire n'importe quoi. Aucun des plats qu'ils confectionnèrent n'était exactement selon la recette du livre : il était mieux. Si

Tapis en caoutchouc ininflammable

Les tapis en caoutchouc, qui ont de multiples avantages, présentent pourtant un inconvénient en cas d'incendie. La matière fond, et s'enflamme à une certaine température.

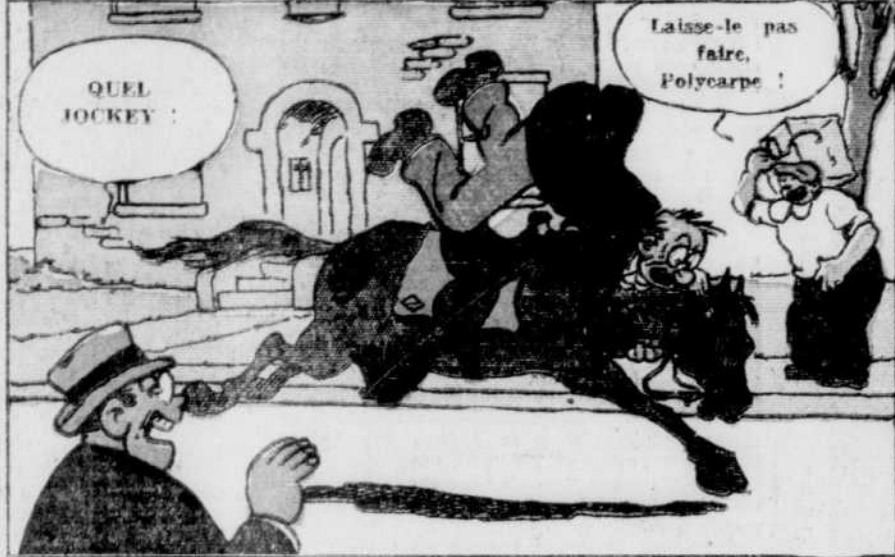
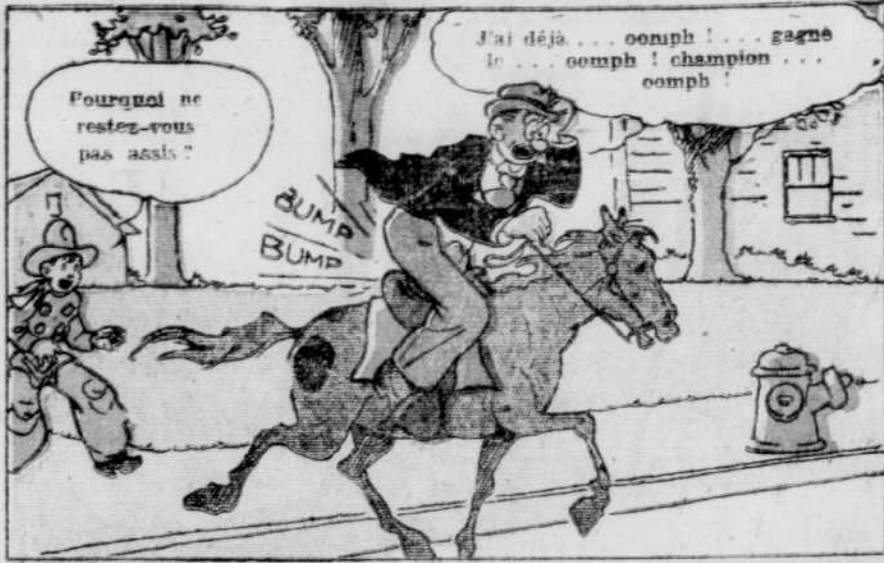
On a trouvé le moyen d'ignifuger le caoutchouc. Il suffit de l'imprégner, en cours de fabrication, de cire de chloronaptaline, ininflammable. Cette adjuvance ne modifie ni l'aspect, ni la couleur, ni la qualité du caoutchouc, et a pour résultat de le rendre ignifuge. Des essais très rigoureux, effectués en Angleterre sur des échantillons de ce caoutchouc, ont prouvé l'efficacité de ce traitement.

ces mets n'étaient pas géniaux, du moins étaient-ils marqués d'une grande originalité. Les jeunes navigateurs se procurèrent trois tonnes de victuailles à New-York, deux tonnes à Panama et trois à Tahiti. Et ils firent tout cuire cela eux-mêmes.

LA FAMILLE FRIC

-:- Une course mouvementée -:-

PAR SOL HESS



BONNE NOUVELLE!

COMMENCEZ MAINTENANT

à éclaircir votre teint! Apprenez à bien danser! SOYEZ POPULAIRE

Vous pouvez maintenant apprendre les dernières danses de ARTHUR MURRAY le plus célèbre maître de danse du monde

GRATIS!

IL VOUS EN COÛTERAIT 15 PAR LEÇON PRIVÉE POUR APPRENDRE CES PAS DE DANSE DANS LE STUDIO D'ARTHUR MURRAY, A NEW YORK



LES BOUTONS RENDRENT MARGOT MALHEUREUSE JUSQU'À CE QUE



I MOIS APRÈS REGARDE, PAPA — J'AI COLLÉ LA DERNIÈRE ÉTIQUETTE. COMME J'AI HÂTE DE RECEVOIR LE TRAITE DE DANSE D'ARTHUR MURRAY! RITA A BIEN FAIT DE ME CONSEILLER CETTE LEVURE!



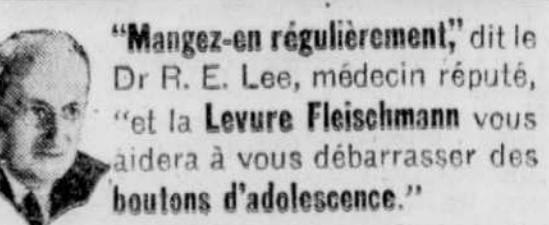
APPRENEZ LES DERNIÈRES DANSES POPULAIRES

procurez-vous chez votre épicière cette carte de danse Fleischmann gratuite...

Il est facile d'apprendre à bien danser avec ce nouveau traité de danse par ARTHUR MURRAY! Des diagrammes et photographies vous aident à exécuter parfaitement les derniers pas les plus en vogue.

Ce manuel n'est PAS À VENDRE. Le seul moyen de l'obtenir est de conserver les étiquettes de Levure Fleischmann et de les coller sur la CARTE DE DANSE Fleischmann que vous remet l'épicière. Envoyez-la ensuite.

Si votre épicière n'a pas de cartes de danse, vous pouvez quand même vous procurer le manuel en collant 60 étiquettes de levure sur une feuille de papier ou en les mettant sous enveloppe. Envoyez-les, avec vos nom et adresse, à la Levure Fleischmann, 801, Immeuble Dominion Square, Montréal, P.Q. (Cette offre est valable jusqu'au 31 août 1937).



Les boutons nuisent à la popularité de nombre de jeunes garçons et jeunes filles, après le commencement de l'adolescence — de 13 à 25 ans et même plus tard. Il se forme, durant cette période, des glandes importantes, et tout le système est dérangé. La peau devient alors très sensible, et les toxines présentes dans le sang, en l'irritant, y provoquent l'éruption de boutons.

La Levure Fleischmann aide à les faire disparaître en débarrassant le sang de ces irritants cutanés. Mangez-en 2 gâteaux par jour — 1 gâteau environ 1/2 heure avant les repas ou au coucher — nature ou dans un peu d'eau.